

Claude Mouchard

## Cicatricielles

### *A découvert*

Parfois il me semble, en lisant, que l'écriture, comme « littéraire », *découvre* plus cruellement le langage. Aux phrases sont arrachées de fines enveloppes protectrices qu'on ne voyait pas. (Protection par un lieu, par l'appartenance à un domaine, et ce qu'il peut avoir de règles... — tout cela, ici, paraît soudain si douteux.) Qu'est-ce qui respire alors, à vif, sur le noir ?

Les poèmes ont souvent cette fraîcheur cicatricielle. Et, juste dans ce peu de phrases, là... dans leur fragilité, on peut flairer l'odeur inattendue de rapports indéfinis avec des livres ; avec des domaines hétéroclites, des savoirs proches lointains, des voisinages langagiers dus aux hasards d'une histoire.

Comme si, dans le poème, respirait tout l'à-côté.

Comme si l'espace même des lieux du langage et de la pensée — de leur différenciation (si réelle, si énormément « de fait » qu'elle soit par ailleurs) — devait rester ici remaniable... Comme si le tissu même de cette différenciation pouvait ici ne cesser (imperceptiblement) d'être exposé.

### *A côté*

Pris dans un réseau d'implicites mesures, quelques huitains de Mandelstam vibrent (et trouvent leur rythme) sous le choc de leur proximité avec le massif discours des sciences naturelles.

Tout contre le poème, le langage scientifique : précision, systémativité, contrôle, historicité propre. Trop réelle existence langagière. Comment quelques vers s'approcheraient-ils innocemment, désormais, des insectes ou des plantes ?

Mais soudain, juste pour un instant, d'un bref sursaut, c'est le poème qui interrompt :

« Et je sors de l'espace et pose  
Le pied dans le jardin en friche des grandeurs  
Et je déchire la conscience des causes,  
De la constance le concept trompeur,  
Et je déchiffre, seul avec moi-même,  
Immensité, ton livre d'écolier,  
Des hautes racines le recueil de problèmes,  
Ton herbier sauvage, effeuillé. »

Un autre huitain accroche légèrement quelques mots de la nomenclature, de l'anatomie comparée. Il les rabat parmi les choses. Doucement, il les réalise. Paradoxalement. Il les éclaire de profil, petits édifices translucides ; il les percute de sa pluie rythmique qui y rebondit. Un peu de langage savant est perçu dans l'enfilade d'autres espaces, de divisions différenciées, mais furtivement égalisées. Le maîtrisable et l'indéterminable s'échangent un instant.

« Et l'appendice minuscule du sixième sens  
Ou du lézard le petit œil sincipital,  
Le chuchotis des cils luisants,  
Des escargots et bivalves l'habitable monacal —  
L'inatteignable est là, si près,  
On ne peut ni trancher le nœud, ni regarder,  
C'est comme une lettre qu'on vous glisse en secret,  
Il faut répondre sans tarder... » (*Traduction de F. Kérel.*)

### *Pour la poésie ?*

J'aimerais (ici) parler sur le bord d'un bord... En lisant, regarder la relation de textes à leur lieu.

Langage boitillant, douteux, que le mien, alors. Avide de s'effacer ?

Mais, quoique provisoires, mes questions-images forceraient les jeux de frontières. Elles les réaliseraient excessivement, trop colorés, là où ils ne devraient être que conditions, humus, peut-être.

Travailler ces terrains mélangés, ce ne devrait être que préparer certaines possibilités.

Parler à côté de la poésie, pour elle ? Mais non pas « en son nom ». Si l'on n'est pas en quête d'une justification théorique pour la littérature, on n'a pas non plus à lui demander une justification pour un propos voué à l'hésitation.

(Un dessin de Klee montre une espèce de poète lauréat — profil noble, étagé. Il s'avance, ovoïde autour de son trésor en gestation — « le poète est enceinte », dit la légende — : sentencieux petits pas de poule. Il a la poésie dans le ventre ; comment éviterait-il de parler pour elle ? Déjà il péroré.)

### *Citer*

Entrevoir non pas de ce que les écrits littéraires *savent* des autres domaines, mais plutôt, comment, dans leur propre tenue, ils incorporent et façonnent une expérience de la divergence des langages.

Le poème le plus « autonome » enveloppe peut-être — dans sa visibilité livrée d'un coup — un transparent (et instable) repérage des distances langagières.

Et d'ailleurs (inversement), même là où les écrits littéraires *citent* d'autres langages, peuvent-ils ne pas faire, de ces inclusions, des « images » ? Les

mots cités importent avec eux le cerne de leur localisation première. Ils se mettent à briller d'une sorte de réalité spatiale...

Rien, en tout cas, qui ouvre le texte hôte sur un débat, ou qui permette une confrontation directe où l'on pourrait oublier l'écart des lieux... Mais plutôt une expérimentation plastique sur l'espace même de dispersion, une saisie tactile auditive des houles qui le constituent.

### *Soupe*

Les « *Préfaces possibles/ou reprises ou conclusions* » de Zanzotto (traduit par Jacqueline Risset, *Change* 39) sont un poème — mais qui tâtonne dans la région de possibles poèmes. A la faveur de cette hésitation, du « théorique » vient à être cité. Un langage qui frôle, trop proche, excessivement sollicitant.

Mais le poème ne lui donne place que selon le passage d'une onde qui, aussitôt, glisse à une autre citation, prise à Hölderlin — ironique salut de celui qui retournait au mutisme :

« X

1. Le stade psychologique dit " du miroir " en tant que constituant la fonction du moi. Très obéissant serviteur. »

(Des notes de Zanzotto lui-même précisent l'origine des citations.)

Dans les lignes qui viennent aussitôt après — avec leurs phrases qui savent buter, se retourner ou se fendre —, c'est un désarroi même du dire sur son lieu (sur sa « portée » ?) qu'on entend :

- « 2. Que de déambulations effectivement de mendiants (Ambition).
3. Quelle insanité cette ambition de se vouloir nouveaux, dernier cri — de se croire réels sur la lisière du belvédère dans le panneau tendu. »

Et les vers qui concluent le poème, disent, cherchent à la fois l'achèvement (« s'arrondisse ») et la fragilité — et, par l'épreuve d'une multiplicité de positions incompatibles, égalisées, perdues, obtient un râpeux accord... avec quoi ?

- « 12. Et que tout de manière un peu fruste s'arrondisse, sans en garde ! — sans témoins.
13. Soulignements accablements massacres soupe brûlée.
14. Non-frustration finale. »

« Soupe brûlée ? » Le poème, frôlant le mélangé, plongeant rapidement dans la confusion, risque de s'y émietter, et c'est alors qu'il court la chance de réémerger, de réinventer son lieu, une fois de plus.

### *Soupe brûlée...*

De la confusion fait — parfois ? — partie des conditions de possibilité

du poème. Qu'est-ce qui doit s'être brouillé dans les repères langagiers, pour que, d'un bond, en une syncope transformant l'espace, s'impose la silhouette du poème ?

Amour de la confusion. Les choses lues, entendues — proches, lointaines, excessivement réalisées et suspendues, — nourrissent cette souple ligne verte... Passage horizontal. Rien ne s'y fonde ou ne s'y accomplit. Ce balayage se retire ; on ne sait ce qu'il a touché. Il faut qu'il se ravale lui-même. Pulsations. Pré-rythme ; sous-rythme.

1951-1923

« A la lecture d'un, non, d'innombrables livres pêle-mêle, embrouillement d'ères, mélange de matières et d'aspects, ouverture de larges couches typologiques : commencement lointain, à grands flots. Une lassitude, maintenant, à la suite de nuits chargées, un relâchement des structures souvent avantageux, pour la grande heure à coup sûr. Maintenant s'approchent peut-être déjà des mots, des mots pêle-mêle, pas encore perceptibles à la conscience claire, mais les cils vibratiles en réalisent par le tact l'émergence. Il y aurait peut-être là un élan d'amitié pour le bleu, quel bonheur, quelle pure aventure intérieure ! »

C'est Gottfried Benn 1951 qui cite Gottfried Benn 1923 (dans *Un poète et le monde*) :

Que se passe-t-il, entre « l'embrouillement d'ères » et la « pure aventure intérieure » ? Comment, de la nappe humide des « innombrables livres pêle-mêle », peut-il s'envoler un « élan d'amitié pour le bleu » ?

Ou même, quelle union et quel décollement entre les deux « pêle-mêle » que mentionne Benn — celui des « livres innombrables », et celui des mots qui « s'approchent » et « émergent » en formant déjà une ébauche de poème palpée par des « cils » ?

Il a fallu que les formations langagières rencontrées soient perçues comme « mélange de matières ». N'ont-elles pas été, un instant, comparables à des formations géologiques, et, presque, mêlées à elles ?

La possibilité du poème est liée à des passages rapides, vitaux, d'égalisation. Grandes coupures d'ombre, si brèves : réelles ? L'espace culturel, les distances et les repères, tout, en ces moins qu'instant, n'a un goût de réel qu'en tremblant et en paraissant pouvoir ne pas être.

### Comparer

Ce que l'interrogation poétique — ce qui, dans la poésie, vise à rendre toujours à nouveau la poésie possible, et à recréer, toujours autre, son lieu — happe de l'être construit et localisé des divers langages, n'est pas prévisible. Il ne s'agit pas ici de décision encyclopédique. Mais d'occasions, brèves, vite défaites.

Mandelstam, dans ses notes « *sur les naturalistes* », prend le point de vue du « style », du « ton », du « rythme », de la « construction », de la « perception »... « *Le style d'un naturaliste*, écrit-il, est l'une des clés pour com-

prendre sa *vision du monde*, de même que ses *pouvoirs de perception*, sa *manière de voir* sont une clé de sa *méthodologie*. » Ou encore, plus finement : « Darwin construit volumétriquement ses arguments scientifiques. Il déploie les coordonnées de ses exemples en longueur, largeur, profondeur... » (Je traduis la traduction anglaise de Jane Gary Harris et Constance Link.)

Mais peut-être ce point de vue de Mandelstam est-il rendu possible par la comparaison (jouant parfois le comparatisme de l'histoire naturelle) qu'il ne cesse de soutenir, toujours en termes de style, entre divers naturalistes (Buffon, Linné, Pallas, Lamarck, Cuvier, Darwin)... Les constructions scientifiques sont vues dans une lumière historique. Elles révèlent, à l'interrogation poétique, leurs « points de crise » : ce autour de quoi leur rigueur cherche à se resserrer tout en se préparant à s'effriter, nécessairement caduque... Quelle est la connivence de la « littérature », de la possibilité moderne de la poésie, avec l'historicité que construisent les sciences ?

Ce qui compte, ici, c'est le moment où la possibilité même du langage poétique ne se reforme que lorsque d'autres positions de langage sont simultanément ressaisies, et comme happées — de force ? du dehors ? dans leurs moments d'hésitation ? par l'écoute de ce qui, au cœur même de leur construction, les expose à l'effritement ? — dans une spatialité rythmique, pulsatile, et qui ne se pose pas pour elle-même... Ce n'est qu'à ce prix que la poésie peut jouer son propre lieu...

#### « *Dejection : an ode* »

Mais qu'arrive-t-il quand un poète croit devoir se rapporter à un autre « domaine » en tant que tel — pour lui emprunter quelque chose de son assurance propre ? (et quand il veut, au fond, « compléter » la poésie, et se débarrasser de cette faiblesse qui toujours, par elle, se refait jour...)?

S'interdire les « massacres » à la Zanzotto ? Sortir du « mélange de matières et d'aspects » selon Benn ? Il faudrait donc se plier — honnêtement, effectivement, durablement — aux exigences d'un autre mode de penser.

Figée, alors, la fluidité noire qui paraissait soudain, rarement, balayer l'espace culturel... La possibilité même du poème ne s'y perd-elle pas ?

Comment tourna l'effort de Coleridge ? La poésie l'a-t-elle lâché parce qu'il voulait nouer, entre poésie et philosophie, un lien rigoureux ? S'est-il perdu dans un entre-deux ? A-t-il versé du côté de la philosophie, ou de ce qu'il prenait pour la philosophie ?

Dans son *Ode sur le découragement* (*Dejection : an ode*), Coleridge constate — en se donnant par là, il est vrai, la chance d'un très beau poème — la perte de « ce que la nature (me) donna en naissant, le souffle créateur de l'imagination ».

Et c'est alors qu'il revient, amèrement, sur ce qu'ont exigé de lui ses efforts philosophiques :

« Ne plus penser à ce que je suis contraint de ressentir, mais rester silencieux et patient, autant qu'il est en moi, et peut-être dérober à ma propre

nature, par des recherches abstruses, tout l'homme de la nature, telle a été ma seule ressource, ma seule méthode, jusqu'au moment où ce qui convient à une partie contamine l'ensemble, est presque devenu l'habitude de mon âme » (traduit, en prose, par G. d'Hangest).

Bien des termes employés ici par Coleridge exigeraient d'être discutés. Mais il apparaît, en tout cas, que les « recherches abstruses » ne se laissent pas circonscrire, qu'elles ne peuvent se contenter d'absorber une partie des forces du sujet... Elles deviennent une « méthode » exclusive, qui fait oublier toute autre attitude.

Poésie et philosophie ne s'unissent ni ne se juxtaposent. Elles s'enroulent, peut-être, indéfiniment. A vouloir les voir ou les dire ensemble, l'attention se détruit.

C'est l'illusion de la « culture » (c'est l'espoir qu'il existerait une culture homogène dotée d'une harmonie nécessaire) que d'alléguer une disponibilité qui pourrait se mesurer, s'économiser, et se répartir. « That which suits a part infects the Whole. »

Échec. Un mauvais sérieux ? La nudité poétique s'humilierait trop devant la rigueur auto-contrôlée attribuée à d'autres domaines. Elle fait naître d'eux des images d'exigences infinies.

« Dejection » : oui. Mais j'ai de la répulsion pour les remarques apitoyées et dogmatiques de T. S. Eliot dans son essai sur Coleridge. Pour lui, Coleridge est de ces « personnes malheureuses... qui, si elles ne s'étaient pas intéressées à tant de choses, n'avaient pas été traversées par tant de passions, auraient pu être de grands poètes ». A quelle légitimité propre à la poésie T. S. Eliot veut-il croire ? A quelle... suffisance du poète ? Et, s'il s'est délivré, pour sa part, de cette indétermination qu'il reproche à Coleridge, n'était-ce pas au prix d'une appartenance idéologique lisse et poétiquement exploitable ?

« Il valait mieux pour Coleridge, ajoute T. S. Eliot, en tant que poète, lire des livres de voyage et d'exploration que lire des livres de métaphysique et d'économie politique. Il voulait naturellement lire des ouvrages de métaphysique et d'économie politique parce qu'il avait un certain talent pour de semblables sujets. » T. S. Eliot réoriente Coleridge. Il n'aurait pas été mauvais pour ce dernier de se déplacer d'un pays à l'autre — ou, à la rigueur, entre « cultures ». Catastrophiques, en revanche, les voyages entre les espaces inclus dans une même culture.

N'est-ce pas que, dans ce dernier cas, on risque — à partir de l'intensité poétique même — d'ouvrir les écart les plus dangereux : ceux où les forces d'un sujet ne pourraient que s'engloutir ? Hiatus de l'indéfini...

Parfois, on devine, du côté des poèmes, un bruit de comptage. On y entend le grignotement des possibles temporellement évalués... Le réalisme poétique serait ici de percevoir (toujours par impulsions qui se retirent) les constructions du dire-penser — et leur incompatibilité — sous l'angle d'une certaine finitude de la disponibilité... Poésie : la prose des autres langages... Elle les ramène (chaque fois qu'elle les agrippe) à ce qu'ils mangent, à leurs arrachements et leurs coûts, à une « terre », mais non pas fondatrice : disputée et bouleversée, une nappe d'irréparable confusion, un vol.